



2^{ème} Prix du Concours de Nouvelles Politiques de la Conférence Olivaint 2015

La douce litanie du pêcheur **François Lebas**

Ô mer. Insondable mystère de toujours. Révèle-moi le secret de ta divine puissance. Je me sens battre au rythme de tes flots à la simple pensée de pouvoir te contempler encore. Ta beauté m'émeut. A chaque virage du sentier, je t'espère. Car derrière chaque pin tu me surprends. Derrière chaque rocher tu te révéles différente et toujours sublime. Je ne peux me lasser de fouler tes Calanques. Royaume que tu érigeas jadis. Temple saint où le vagabond célèbre ta gloire.

Trois heures que je marche sous ton soleil et cela pourrait faire mille ans. Cassis ne ressemble plus qu'à un vieux rêve que j'oublierai. Son port et ses ruelles, ses vieilles tuiles et son café. Tout sera engloutit. Car c'est comme une végétation dense et luxuriante qui pousse en moi et sur mon histoire chaque fois que tu me saisis. Il n'y a plus de temps ni d'espace. Il n'y a que toi.

Je m'arrête un instant, les yeux clos. Un vent d'est se lève. J'essuie du bout des doigts la poussière de mes paupières. J'inspire lentement. J'hume ton parfum. C'est toi. Je te sens. J'ouvre enfin les yeux. Ton vague horizon à nouveau devant moi. Méditerranée.

Tu ondules comme les cheveux de la fille de Cordoue. Je revois ses yeux sombres, ouverts sur de longs cils noirs. Sa robe rouge dans le vent, son visage doux, sa peau tannée, ses bracelets tintant. Elle avait choisi mon frère. J'avais choisi de partir. Pour elle. Pour lui. Pour eux.



Andalouse jalousie, j'avais d'abord souhaité mourir. Traverser les champs desséchés et attendre que la soif me prît. Le bon Dieu ne voulut pas de moi ce jour-là. Alors j'avais suivi le Guadalquivir qui descendait vers Séville. Mes pas me conduisirent à d'autres bras charmeurs qui prirent soin de moi jusqu'à ce que l'été eût fané. Un matin, avant que le jour ne se soit levé, je décidai de reprendre la route. Je voulais rejoindre Cadix. Prendre la mer. Ce fut le plus beau choix.

Les olives commençaient à devenir belles. Plus charnues et plus colorées. Je marchais dans les cultures, entre la montagne et le fleuve. Je n'avais pas soupçonné la beauté d'un tel voyage. La luminosité du début de l'automne ravissait mes yeux. La terre était comme nue mais très belle. Une maison de temps à autre. Blanche et souvent basse. C'était pour moi une chance de faire des rencontres extraordinaires. Des Hommes formidables qui m'offraient un peu de leur quotidien et de leur pain. Je travaillais avec eux deux jours et je continuais plus loin, vers un nouvel havre.

Ô mer. Que serai-je devenu si je ne t'avais pas cherchée ? Remplir ma vie creuse. Comme une brise, un souffle. Tu avais ancré ce désir au plus profond de mon être. Chaque lever du soleil me rapprochait de ton bel azur. Chaque pas était un acte d'espérance. Le cuir de mes sandales s'était assoupli, celui de mes pieds durcis. La côte devenait proche.

Cadix. Perdue dans sa brume bleutée. On la devinait au loin. J'imaginai déjà une falaise où s'élançaient clochers et campaniles face aux vagues. Une ville accrochée à son rocher. De grands oiseaux tournoyaient dans le ciel rose. Une valse tendre qu'ils dansaient lentement. Leur royaume, docile s'éveillait peu à peu. Les portes se trouvaient à moins de deux heures de marche. Mes jambes étaient lourdes mais mon cœur léger. J'attrapai quelques figues au fond de mon sac. Juteuses et sucrées. Les dernières de la saison. Puisque les nuits imposaient leur noirceur de plus en plus tôt.

Ô mer, ton immensité bleue me surpris soudain. Méditerranée. Reine des beautés. Le reste pouvait s'effondrer autour de moi, tu m'avais happé. Un regard avait suffi à m'ébranler. L'Homme de Cordoue mourrait pour renaître à toi. Plongé dans tes



eaux pour en ressortir vivifié. Le début d'une longue route, car sur toi s'ouvrait le monde et la vie.

Je me baladais tout le jour dans les ruelles pavées qui n'avait pas le charme de mon imaginaire. Pas de rues escarpées ni de falaise. Tout paraissait si plat en dehors des coupoles audacieuses qui tentaient une percée dans le ciel espagnol. J'avais flâné sur les terrasses. Et puis je pris ma nuit à l'hôtel.

A l'aube, le premier navire qui quitta la ville fut le mien. Offrant mes bras contre un peu de voyage, de vent et de rêve. Une nouvelle aventure commençait, ô mer. Celle des flots, du tangage et du roulis. Celle d'un quotidien auprès de toi, mère aimante de toujours. Quarante ans maintenant. Quarante ans que tu me berces au creux de toi. Quarante ans que je respire tes embruns. Quarante ans que tu remplis nos filets. Quarante ans que tu avales le soleil à chaque crépuscule.

Je descends dans une de tes criques, poser ma nuque dans l'écume.

Ô mer, me voilà vieux et usé et en toi seul je trouve le repos. Mer miséricordieuse, prends pitié de moi. Laisse s'en aller ton serviteur. Je veux partir avec tes flots. Et faire de tes Calanques mon ultime demeure.

